

place pour réglementer la vie de cette société, y maintenir un certain entre soi et surtout préserver un caractère distinct même si, pour des raisons économiques évidentes, une bonne partie des habitants restaient très attachés au développement économique de Montréal, dont dépendaient leurs revenus. Tout ceci contribua à forger une forte identité grâce à laquelle ces banlieues participèrent au processus de métropolisation (exigé par les autorités provinciales) tout en conservant une large autonomie de gestion.

Harold Bérubé souligne avec finesse l'importance qu'a revêtu dans ce processus la prise de contrôle par les élites bourgeoises d'un pouvoir municipal qui, ici, à la différence de Montréal, ne devait pas être partagé avec d'autres groupes. Les promoteurs eurent donc tout le loisir de planifier les premiers développements de ces banlieues puis de participer à leur administration.

L'auteur montre aussi qu'il s'agit bel et bien d'un monde d'hommes où les femmes sont peu présentes. Si elles contribuèrent au développement des identités de ces municipalités, elles sont par contre totalement exclues de leur gouvernance, qui reste l'apanage des hommes. Comme l'illustre très bien la photo de couverture représentant quelques dirigeants de Westmount prenant la pause en 1897, les femmes sont quasi absentes de l'iconographie officielle. Le poste le plus élevé auquel elles pouvaient au mieux espérer accéder était, comme à Westmount, celui de bibliothécaire.

L'ouvrage d'Harold Bérubé est donc tout à la fois une étude scientifique de premier plan (et remarquablement documentée) et une contribution importante à l'un des grands débats québécois de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e. Il explique les raisons profondes de l'opposition à un processus de fusion qui allait totalement à l'encontre de ce que le pouvoir politique de ces banlieues avait construit pendant plus d'un siècle. Sans nier le lien étroit de ces municipalités avec la ville-centre, l'auteur conclut qu'en définitive, ce qu'elles cherchèrent toujours et par-dessus tout à préserver, c'est leur mode de gouvernance. C'est bien lui qui explique leur naissance, leur affirmation, leur développement comme sociétés distinctes et, en fin de compte, leur résistance impressionnante, et victorieuse, au processus de fusion. Une très belle démonstration !

Serge Jaumain
Université libre de Bruxelles

BROOKES, Barbara – *A History of New Zealand Women*. Wellington, Bridget Williams Books, 2016, 554 p.

Historienne à l'Université d'Otago, Barbara Brookes nous offre, après des années de recherche, une synthèse magistrale de l'histoire des femmes en Nouvelle-Zélande/Aotearoa. Une histoire qui ne s'est écrite qu'à partir de l'arrivée des Européens à la fin du XVIII^e siècle, mais qui remonte à plusieurs siècles pour les premiers habitants, les Polynésiens maoris arrivés au XIII^e siècle. Or, Brookes

présente l'histoire parallèle et croisée tant des femmes maories que des femmes pakehas (d'ascendance européenne). Le récit adopte une trame chronologique, sur quatorze chapitres, qui se poursuit jusqu'au XXI^e siècle, débutant avant les premiers contacts entre Maoris et Européens, pour couvrir toutes les grandes étapes de l'histoire du pays, de la colonisation à la mondialisation.

Barbara Brookes excelle dans un genre difficile à maîtriser : la synthèse. Celle-ci requiert une connaissance approfondie de l'historiographie dans plusieurs domaines, autant en histoire économique et politique que dans celle de la santé et des services sociaux, par exemple. Petit pays dont la population, quant au nombre, est sensiblement la même que celle du grand Montréal, la Nouvelle-Zélande n'en possède pas moins un impressionnant corpus de recherche en histoire. Une synthèse fait normalement la somme des livres publiés, mais Brookes, qui enseigne l'histoire des femmes depuis plusieurs années, supplée à ces ouvrages en puisant dans les archives, les journaux et des écrits personnels. L'histoire d'Aotearoa ne se déroule pas dans l'isolement d'une lointaine île du Pacifique : les luttes pour l'émancipation ainsi que les changements dans la vie des femmes sont mis en regard de ce qui se passe ailleurs, surtout en Grande-Bretagne, puis dans le monde occidental. On y retrouve les mêmes grands mouvements soit pour le droit de vote, l'éducation supérieure, l'égalité puis l'équité salariale, l'avortement et, plus près de nous, la lutte contre la violence faite aux femmes.

Loin d'être un survol superficiel ou un résumé de différents ouvrages, cette synthèse explore chaque sujet – qu'il s'agisse du mouvement pour la tempérance ou pour l'équité salariale – pour présenter les dernières conclusions des spécialistes en la matière. Après un premier chapitre fondé surtout sur la tradition orale et la culture matérielle, l'auteure traite successivement de la colonisation et de l'arrivée des premières immigrantes des îles Britanniques, des mouvements féministes et féminins, tout en suivant l'expérience quotidienne des femmes à travers les grands événements du XX^e siècle : guerres, fluctuations économiques, industrialisation et changements sociaux. Le livre n'est pas guidé par un thème univoque, mais, si on cherche à déterminer un fil conducteur, s'imposent alors la marche vers l'émancipation et l'égalité ainsi que ses conséquences sur la vie quotidienne et publique des femmes de toutes origines.

Il ressort de cette narration l'histoire complexe de deux communautés de femmes, Maories et Pakehas, aucune n'étant homogène, chacune divisée par des appartenances tribales, socio-économiques ou religieuses. Ainsi, chaque grande question traverse les deux communautés. La colonisation en est l'exemple le plus flagrant. Les jeunes immigrantes de Grande-Bretagne jouissent dans leur nouveau pays d'une plus grande liberté que dans le monde qu'elles ont quitté, quoiqu'en restant assujetties aux mêmes restrictions juridiques que dans la mère patrie. Pour les femmes maories, cependant, la colonisation signifie une perte d'autonomie et de statut. Celles qui pouvaient gérer et léguer des terres sont désormais soumises à des valeurs étrangères qui les infériorisent. Exploitées sexuellement par les chasseurs de phoques et de baleines, les femmes maories devront bientôt se soumettre au modèle de féminité fourni par les femmes missionnaires et les épouses de missionnaires protestants. S'ensuivent une polarisation des sexes et

une perte de droits pour les femmes maories, non sans résistance de la part de celles-ci.

L'absence de rôle politique des premières Européennes n'avait pas d'équivalent dans la société maorie, où il semblait normal que des femmes, dans certaines communautés, soient elles aussi signataires du traité de Waitangi qui, en 1840, céda le pays à la Couronne britannique. L'imposition de valeurs européennes patriarcales, comme la répression de la sexualité, a aussi signifié que les unions non consacrées par le mariage n'étaient plus reconnues par l'État et qu'il a fallu par la suite se conformer aux lois sur l'adoption.

L'urbanisation, l'industrialisation, le développement de l'État-providence sont aussi *générés* que racialisés, Maories et Pakehas gardant leur spécificité et leurs inégalités. Brookes met en évidence la division non seulement sexuelle mais aussi raciale du travail: quand le secteur tertiaire offre aux femmes de nouvelles possibilités sur le marché du travail, une discrimination systémique écarte les Maories de certains emplois, alors qu'elles demeurent surreprésentées dans les emplois subalternes comme le travail domestique. L'analyse transectionnelle révèle que, d'une part, les écarts salariaux et l'exclusion systémique des femmes persistent dans certaines professions, et que, d'autre part, la sous-représentation des Maories perdure dans les professions les plus prestigieuses.

S'aventurant hors de l'histoire pour emprunter à la sociologie, Brookes poursuit son récit jusqu'au nouveau millénaire, à l'âge des médias sociaux et des nouvelles formes de féminisme. Perdurent encore aujourd'hui les différences de niveaux d'éducation entre les deux grandes communautés, les écarts salariaux, les revendications politiques des Maoris, et les particularités culturelles, et ce, malgré l'hégémonie de la culture de masse, qui n'épargne pas la Nouvelle-Zélande.

Il faudrait une autre recension consacrée entièrement à la splendide iconographie qui ajoute à la force comme à la compréhension de cet ouvrage. Les centaines d'illustrations méritent chacune d'être analysées. L'autoreprésentation des femmes et le regard des Autres dans les tableaux de femmes accompagnent chaque thème, soit par des portraits d'individus dans les tableaux de May Smith, Louise Henderson ou Evelyn Page; soit dans les photographies de la première bachelière ou de la première députée; soit aussi par des clichés de groupe lors d'événements spéciaux, ou lorsque des femmes anonymes sont photographiées dans les usines de munitions, dans les hôpitaux, dans leur cuisine ou sur les terrains de jeu. Le texte est agrémenté d'éloquentes reproductions d'objets destinés à la consommation ou à la contemplation esthétique: capes de lin maories, broderies et courtpointes des premières immigrantes, et abondantes reproductions de peintres et de photographes qui ne donnent qu'un aperçu de l'ampleur de la production artistique néo-zélandaise au XX^e siècle. On voit comment ces représentations, comme toute représentation, non seulement renvoient une image de la vie des femmes, mais la forgent aussi en offrant des modèles à imiter ou à éviter. Pour arriver à une telle richesse, Brookes a épluché les archives, les journaux et les collections privées comme celle de la photographe Marti Friedlander, pour n'en mentionner qu'une.

Une synthèse est faite de choix et prête flanc aux critiques qui contesteront ces choix ou regretteront quelques omissions. On serait mal venu de reprocher à un ouvrage de cette envergure de n'avoir pas tout dit. On doit plutôt noter qu'il indique des pistes pour des recherches inédites, par exemple sur les femmes immigrantes non britanniques d'après 1945, ou sur la contribution des femmes à la vie musicale avant 1960. Ce livre demeurera longtemps l'ouvrage de référence par excellence sur l'histoire des femmes en Aotearoa. Il inaugure aussi une nouvelle histoire de la Nouvelle-Zélande, plus complète, qui devra tenir compte de la moitié de ses habitants, de leurs expériences comme de leurs contributions depuis plus de deux siècles.

Andrée Lévesque
McGill University

CARTER, Sarah – *Imperial Plots: Women, Land, and the Spadework of British Colonialism on the Canadian Prairies*. Winnipeg: University of Manitoba Press, 2016. Pp. 455.

In *Imperial Plots*, Sarah Carter continues her important research agenda of reframing the history of western settlement from the viewpoints of those excluded from the dominant historical narrative. The perspective she offers is that of a patriarchal settler colonialism that aggressively displaced the Native population and shaped the Canadian West as the privileged domain of heterosexual white imperial masculinity. In this latest book, she focuses on women's roles as farmers, in particular their struggle over homesteading rights over more than 50 years, from the late 1870s to the 1930s. Meticulously researched, it is an engaging but ultimately somewhat discouraging tale of the continued resistance of the Canadian government to women's desire to establish new lives as western farmers, both by refusing outright to grant land to single or married women and by making it as difficult as possible for widowed women to obtain and hold land.

All Natives were barred from being granted land, regardless of gender, but instead were confined to reserves that government officials were keenly interested in divesting them of, whether by fair means or foul. Carter begins by discussing the dominant role of women in First Nations agriculture and their corresponding respected status as providers in their communities. Their involvement in this physical labour was seen by European men as a sign of lack of proper masculinity in Native males and as an indicator of the coarseness and absence of feminine delicacy in Indigenous women. Anxious to disassociate their females from this role, Europeans devoted much effort and ink to arguments showing that women were not well suited to agriculture. Their supposed physical weakness, lack of mental fortitude, and the necessity of their roles as housekeepers and mothers for the success of settlement were all advanced as arguments to justify their exclusion from homesteading. In contrast, the Canadian government was anxious